# autres histoires de l’exposition ne faisant pas partie du parcours

## Sapalo. Luena, Angola. 2018

Sapalo était en train de jouer dans la maison de son oncle lorsqu’il a aperçu un gros rat qui traversait la pièce. Cherchant quelque chose pour le frapper, il a saisi un morceau de métal rouillé sur la table et l'a jeté sur le rat. Une vague de chaleur l’a alors atteint et il projeté au sol. Désorienté, il a essayé de se lever, mais n’en était plus capable. Ce que Sapalo ne savait pas, c’est que le morceau de métal qu'il avait ramassé était en fait une roquette provenant d’un lance-roquette RPG (Rocket Propelled Grenade) que son oncle avait trouvée et ramenée à la maison afin de la détruire en toute sécurité. Sapalo a perdu ses deux jambes dans l’explosion et a dû être amputé juste en-dessous des genoux.

Aujourd’hui encore, l'Angola se remet de 27 années de conflit qui ont ravagé le pays de 1975 à 2002. En raison du conflit, la population compte un grand nombre de personnes handicapées, dont des personnes amputées comme Sapalo. La plupart n’ont pas accès aux soins, à l'éducation, à la réadaptation physique et à un soutien psychosocial et sont dans l’isolement.

Un an après son accident, Sapalo n'a toujours pas de prothèse ou de rééducation, l’empêchant d’aller à l’école et limitant ses perspectives d'emploi.

## Khawla. Liban. 2014–2019

En 2014, Khawla a vu ses camarades mourir lors du bombardement de son école à Idlib [en Syrie]. Elle avait alors onze ans.

Quelques semaines plus tard, après la disparition de son père, sa mère a emmené la famille au Liban afin d’y trouver refuge. Khawla et sa famille ont vécu dans un camp de réfugiés informel près de Tripoli. Quelques semaines après leur arrivée, leur tente a été détruite par un incendie et ils ont perdu le peu qu’il leur restait.

Souffrant d’un traumatisme psychologique en raison de ce qu’elle a traversé et en l’absence d’un diagnostic, de soutien psychologique et de réadaptation, Khawla a tenté de se suicider avec de la mort-aux-rats. Elle a passé 13 jours en soins intensifs et n’est plus allée à l'école pendant cinq ans.

Avec le soutien d'une ONG, Khawla, aujourd'hui âgée de seize ans, est retournée à l'école et espère devenir médecin.

## Amina. Liban. 2016

Après avoir fui les combats en Syrie, Amina et sa maman ont vécu au Liban dans un campement informel pour réfugiés dans la ville frontalière d'Arsal. L’Etat islamique (DAESH) a attaqué le camp en 2014 et Amina a vu les familles vivant dans des tentes voisines être tuées.

Souffrant du traumatisme d'avoir été forcée à fuir deux fois et d'avoir vu mourir des amis et membres de sa famille, Amina a cessé de manger.

Une année après, Amina a finalement pu consulter un médecin qui a diagnostiqué une anorexie causée par le syndrome de stress post-traumatique (SSPT).

Maria Assi de la Fondation Beyond explique que de nombreux enfants syriens souffrent de troubles similaires, qui restent très souvent non diagnostiqués. Sans soins de santé et sans soutien, beaucoup sont incapables d'aller à l’école et vivent dans l’isolement.

## Fayez. Vallée de la Beqaa, Liban. 2019

Fayez Ahmad Aallouch, 51 ans, et sa famille ont fui les combats en Syrie pour trouver refuge au Liban. Peu de temps après leur arrivée, et en raison du manque de soins, la santé de Fayez, qui est diabétique, s'est détériorée et sa jambe a dû être amputée.

Sans travail (Fayez était maçon), la famille a lutté pour survivre pendant trois ans en vivant sous une toile tirée entre deux tentes, avant qu'une ONG locale ne leur trouve un logement accessible.

Aujourd'hui, Fayez et ses enfants voudraient rentrer chez eux en Syrie, mais ils ont trop peur pour le faire. Selon certaines rumeurs, les milices arrêtent tous les hommes amputés qui traversent la frontière en les accusant d'être des combattants. Pour l'instant, Fayez pense qu'il n'a pas d'autre choix que de rester au Liban.

## Victorine. Rutsiro, Rwanda. 2018

Le mari de Victorine Mukabadenge a été tué durant les premiers jours du génocide rwandais. On l’a arrêté et emmené dans un stade de football où Victorine a ensuite retrouvé son corps.

Quelques jours plus tard, elle et ses enfants ont été attaqués dans leur maison. Victorine a été violemment battue et jetée dans une fosse, ses agresseurs la présumant morte.

Aujourd'hui, à 62 ans, elle vit toujours avec les cicatrices de cette attaque. Elle souffre constamment et sa mobilité est entravée en raison d’une blessure au dos. Sa maison n’est pas accessible et Victorine a de la peine, chaque jour, à franchir les marches de l’entrée, rendant tout déplacement comme aller faire des course et voir des amis très difficile.

‘Nous devons être des héros pour montrer à ceux qui ont fait ces choses terribles que nous sommes plus forts.’

## Innocent. Gasabo, Rwanda. 2018

Innocent Karangwa, 60 ans, fait partie de ces milliers de personnes qui ont perdu des membres pendant le génocide rwandais.

Depuis, Innocent a du mal à travailler. On lui a diagnostiqué un syndrome de stress post-traumatique (SSPT), mais il n’a reçu aucun soutien. De fait, il ne peut pas travailler ou se joindre aux autres. Il reste isolé.

Selon ses propres termes, il se sent ‘abandonné’.

## Vanthy So. Ratanakiri, Cambodge 2015

Vanthy avait 19 ans lorsqu'il a perdu en 1989 ses deux mains en manipulant une munition non explosée (UXO). Enfant soldat chez les Khmers rouges, il était ensuite retourné chez lui pour devenir agriculteur. C'est en défrichant des terres pour sa ferme que l'explosion s'est produite.

‘Toute ma vie a été affectée par la guerre. Je dois tout faire ; cela me prend juste plus de temps et c'est plus difficile. Je survivrai pour ma famille.’

Depuis son accident, Vanthy s'est marié et a six enfants. Pendant que sa femme travaille, il s'occupe des enfants.

## Walter. Province de Meta, Colombie. 2017

Les manifestants défilent sur la place Bolívar de Bogota, exigeant le respect des droits des personnes handicapées.

Partout en Colombie, des gens comme Walter Castro Morales, qui a perdu son pied gauche après avoir marché sur une mine antipersonnel alors qu'il s’occupait du bétail, se sentent abandonnés par le processus de paix.

Les personnes handicapées ont été exclues des négociations de paix FARC-EP, plus par omission que par manque de volonté politique. Ceci dit, il semble que les personnes handicapées aient été le seul groupe minoritaire à ne pas avoir été consulté lors des pourparlers de paix.

Suite à un conflit, les personnes handicapées n’ont souvent pas accès à la justice, notamment à des voies de recours et des compensations. Elles sont encore souvent considérées comme des victimes passives et il tarde de les reconnaitre comme des acteurs du changement à part entière. Les personnes handicapées se voient ainsi encore trop souvent refuser une participation égale ainsi qu’une totale implication dans les processus de paix. Leur rôle et leur contribution potentielle à la prévention et au règlement des conflits ne sont pas encore pris en compte.

## Famille Pham. Province de Quảng Bình, Vietnam. 2019

That Pham, 71 ans, a été exposé à l'agent Orange (dioxine) alors qu'il servait dans l'armée Nord-Vietnamienne entre 1968 et 1975. Utilisé par les forces aériennes américaines pendant la guerre du Vietnam comme défoliant, l'agent Orange a causé de graves problèmes de santé – malformations congénitales, cancers ainsi que troubles psychologiques et neurologiques – tant chez la génération ayant été directement exposée que chez ses enfants.

‘Nous avons vu la jungle mourir autour de nous. L'eau était devenue noire. Tout était mort’, se souvient That.

Sa fille Linh, 41 ans, souffre d'une grave déficience mentale. Elle passe la plupart de ses journées assise sur le sol en béton dans l'obscurité de sa chambre. Son fils Van souffre de dystonie, ce qui provoque de sévères et constantes contractions musculaires.

That a été diagnostiqué d’un cancer du poumon. Comme beaucoup de victimes de l'agent Orange qui ont des enfants également handicapés, il se demande: ‘Qui s'occupera de mes enfants quand je ne serai plus là ?’

## Famille Nguyen. Province de Quảng Bình, Vietnam. 2019

Presque toute la famille Nguyen a été affectée par l'héritage toxique de l'agent Orange qui a été pulvérisé comme défoliant par les forces américaines pendant la guerre du Vietnam.

Xoan Nguyen, 63 ans, a été exposé à l'agent Orange à plusieurs reprises alors qu'il combattait pour l'armée Nord-Vietnamienne à la fin des années 1960. Il a dû notamment être hospitalisé en raison de graves maux de tête et de vomissements. Il se souvient d'avoir vu des femmes à l'hôpital qui n'arrivaient plus à parler après avoir bu de l'eau contaminée.

Leur fils aîné, Luyen, est hémiplégique. Leur fille Tuong souffre d'une grave déficience mentale.

Il y a quelques mois, leur plus jeune fils Tuan, 24 ans, est décédé de complications associées à son hémophilie.

Xoan lui-même reçoit un traitement pour plusieurs affections associées à l'agent Orange, dont le cancer.

## Kholoud. Liban et Pays-Bas. 2014 – 2019

En 2013, Kholoud, 35 ans, travaillait dans son jardin à Mo'damiyat al sham, Syrie, avec ses enfants lorsqu'elle a été touchée dans le dos par la balle d’un sniper. Elle s'est alors effondrée, entièrement paralysée depuis la nuque. ‘J'essayais de cultiver une petite parcelle de terre près de notre maison car nous ne pouvions plus avoir autant de légumes qu’avant’, dit-elle. ‘Je m'occupais des plantes avec mes quatre enfants et soudain une balle m'a touchée au cou, je suis tombée et ai perdu toute sensation. Je ne pouvais plus bouger.’

Après un traitement initial, Kholoud et sa famille ont réussi à quitter la Syrie et se sont retrouvés dans un camp informel de la vallée de la Bekaa au Liban, l'un des milliers de camps non officiels disséminés à travers le pays.

Bien qu’ils aient reçu des coupons de nourriture du HCR (Haut-Commissariat pour les Réfugiés des Nations Unies), ils avaient néanmoins du mal à joindre les deux bouts. Son mari Jamal était le seul soignant de Kholoud. À l'époque, j’ai demandé à Kholoud: ‘Quel est ton espoir pour l'avenir?’ ‘Être une maman à nouveau’, m’a-t-elle répondu. ‘J'aimerais pouvoir bouger mes doigts parce que mon fils revient parfois avec des blessures et vient se poser à côté de moi. Il bouge ma main et met mes doigts sur sa blessure. J'aimerais pouvoir bouger mes doigts pour le toucher et lui donner l'impression que je sens cette blessure avec lui.’

Pendant deux ans et demi, Kholoud est restée alitée, enfermée dans la même pièce sans fenêtre. Elle a reçu un matelas gonflable, mais n'a pas pu suivre de physiothérapie régulière. Sans chaise roulante adaptée, elle n’a tout simplement pas pu quitter la tente.

En 2018, la famille a finalement été transférée en Hollande. Aujourd’hui, grâce notamment à la physiothérapie, une chambre bien à elle et un fauteuil roulant électrique, Kholoud a, selon ses propres mots, retrouvé sa ‘dignité et son indépendance.’

## Reem. Vallée de la Beqaa, Liban 2014–2019

En 2014, Reem s'est réfugiée au Liban après qu'une roquette ait frappé sa maison en Syrie. Elle a perdu son mari, tué dans leur lit à ses côtés, ainsi qu’une de ses filles. Reem a elle-même perdu une jambe dans l’explosion.

Au Liban, le seul endroit que Reem a trouvé pour vivre était une tente sur le toit d'un bâtiment inachevé de quatre étages dans la vallée de la Beqaa. L'escalier menant au toit, en béton nu et sans support, avec des poteaux métalliques apparents, fait qu’elle n’a pas pu quitter le bâtiment pendant plus d’un an. Avec son amputation au-dessus du genou, l'utilisation de prothèses dans les escaliers est particulièrement dangereuse.

Aujourd’hui, Reem vit toujours sur ce toit avec sa fille Sarah, son père, son frère Imad et sa belle-sœur Hanan.

## Aya. Liban et France 2014–2019

Après la destruction de leur maison à Idlib, en Syrie, en 2012, Aya et sa famille ont fui au Liban où ils ont vécu pendant deux ans dans une tente de fortune près d'une cimenterie. De ce fait, les enfants ont commencé à avoir des problèmes respiratoires. Aya et sa famille ont finalement été relogés par une ONG locale dans un bâtiment inachevé à la périphérie de Tripoli.

Aya, 7 ans, a une spina bifida (malformation congénitale au niveau de la colonne vertébrale) et l’absence de soutien médical ainsi que des conditions de vie difficiles ont rendues sa vie à Tripoli très précaire. En dépit d’une volonté de fer et d’une forte résilience, la santé d'Aya s'est détériorée.

En juin 2016, dans le cadre du programme de réinstallation du HCR, la famille a été transférée en France. Bien que je connaisse la famille depuis plus de trois ans, je me suis rendu compte, en leur rendant visite dans leur nouvelle maison, que c'était la première fois que je voyais les parents d'Aya sourire.

‘Aya a du mal à dormir’, explique Sihan, mais la première nuit, j'ai pu lui dire: ‘C'est bon Aya, c'est ta maison maintenant.’

Aya va aujourd’hui à l'école et bénéficie d’un suivi médical. Elle aime aller à l’école, jouer avec ses amis et s'intègre pleinement à la vie du quartier.